

COUP D'ŒIL SUR LES SORTIES

Semaines cinématographiques des 14 et 21 juin 2017

NOTRE CRITIQUE JEAN-JACQUES CORRIO

VOUS PARLE DES

FILMS À NE PAS RATER ...À VOIR SI VOUS AVEZ LE TEMPS ... OU À FUIR !

J'ai plutôt bien aimé, mais...

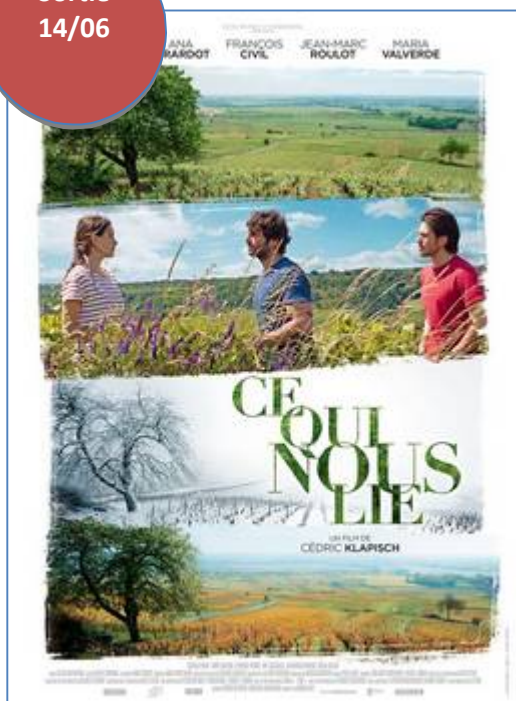
CE QUI NOUS LIE

De Cédric Klapisch

Avec Pio Marmaï, Ana Girardot, François Civil

France, 2017. 1h53

Sortie
14/06



Le film précédent de Cédric Klapisch est sorti sur nos écrans fin 2013. Il s'agissait de *Casse-tête chinois*, dernier volet d'une trilogie centrée sur le personnage de Xavier, interprété par Romain Duris, commencée en 2002 avec *L'auberge espagnole*, et continuée en 2004 avec *Les poupées russes*. A cette époque, le cinéaste avait déjà *Ce qui nous lie* en tête, mais trouvant que beaucoup de temps s'était déjà écoulé depuis *Les poupées russes*, il a préféré tourner d'abord *Casse-tête chinois* avant de s'attaquer à ce film situé dans un domaine viticole au moment où une fratrie doit faire face à la mort du père.

Ce qui nous lie entremêle trois registres, l'un totalement documentaire, l'autre qui n'en est pas très loin et un dernier, qui relève vraiment de la fiction.

Le premier de ces registres, le plus documentaire, est consacré à la vie d'une exploitation vitivinicole bourguignonne sur une période de douze mois, d'une vendange à l'autre, et a nécessité un tournage très particulier : quatre sessions de 3 à 4 semaines, chacune destinée à capter les différentes activités au fil des saisons. Ce volet est parfaitement documenté et même, osons le dire, trop bien documenté : on a en effet parfois la sensation que Klapisch a voulu si bien faire qu'il est tombé dans le défaut du film un peu trop scolaire !

Lui aussi proche du documentaire et plutôt bien traité, le second registre est consacré aux problèmes que pose l'héritage d'une exploitation familiale entre plusieurs enfants. Quant au troisième, véritable volet fictionnel du film, il s'intéresse aux rapports que deux frères et une sœur entretiennent entre eux, et à leur évolution personnelle quand ils sont contraints par les événements d'intégrer de plain pied le monde des adultes. (Jean qui passe son temps à

hésiter quant à son avenir, Juliette qui s'affirme de plus en plus et Jérémie qui aimerait bien qu'on le prenne, enfin, au sérieux. ...)

Pour Klapisch, le challenge était de faire en sorte que l'articulation entre ces trois registres se fasse de façon harmonieuse : reconnaissons que si l'effort est indéniable, le résultat n'est pas toujours pleinement satisfaisant. A la vision de *Ce qui nous lie*, on se félicite de la prestation des interprètes ; et on devrait aussi se féliciter d'avoir trois films pour le prix d'un ! Mais on ressort de la projection avec une impression... mi-figue, mi-raisin ! On aime bien ce film, mais on aurait souhaité l'aimer davantage...

[Critique complète ICI](#)

P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non

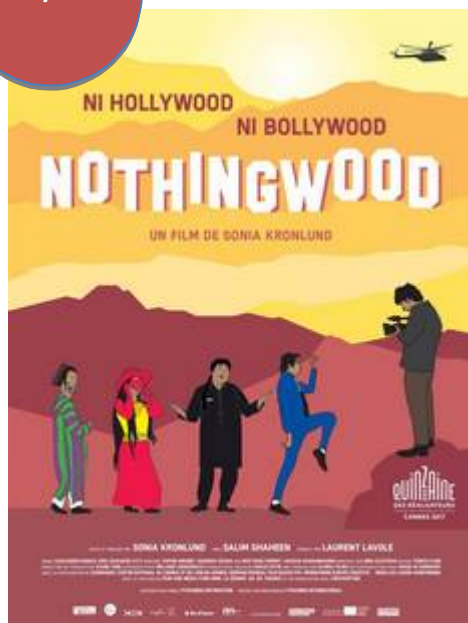
NOTHINGWOOD

Documentaire de Sonia Kronlund.

France / Afghanistan. 1h25

Sélection Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 2017

Sortie
14/06



Normalienne et agrégée de lettres, Sonia Kronlund a eu pendant 10 ans une première vie dans le cinéma, avec, en particulier, l'écriture de scénarios et la réalisation de documentaires. En 1995, elle a bifurqué vers la radio ; depuis 2002, elle anime notamment l'émission *Les pieds sur terre* sur France Culture.

Depuis une quinzaine d'années, elle se passionne pour l'Iran et l'Afghanistan, deux pays dans lesquels elle a beaucoup voyagé. C'est au cours d'un de ses voyages qu'elle a entendu parler de Salim Shaheen, personnage étonnant (voire délirant) dont elle a voulu faire le portrait. Cet homme étant cinéaste, donc homme d'images, elle a trouvé plus judicieux de parler de lui sous la forme d'un film plutôt que sous celle d'un reportage-radio.

En Afghanistan, affirme le réalisateur Salim Shaheen, il n'y a pas d'argent pour le cinéma, c'est "*Nothingwood*" (Que-dalle-wood) Mais ce manque d'argent ne l'a pas empêché de réaliser plus de 100 films ! Il faut dire que ce sont des œuvres « low-cost », tournées à l'arrache, en moyenne en 4 jours ; des films que le réalisateur interprète lui-même avec des membres de sa famille et des comédiens amateurs dont certains vont jusqu'à payer pour apparaître à l'écran !

Nothingwood permet, entre autre, d'assister au tournage de son 111^{ème} film et, pour être franc, cela ne donne guère envie de se précipiter dans une salle pour visionner le résultat ! En comparaison, les derniers films tournés par Jean-Pierre Mocky font figure de chefs-d'œuvre ! Il n'empêche : même si IMDB ignore complètement Salim Shahhen, ses films trouvent régulièrement leur place dans l'un ou l'autre des quatre cinémas de Kaboul ; ils

sont vendus en DVD et diffusés sur les nombreuses chaînes de télévision afghanes. En Europe, il est plus que probable qu'on ne voit jamais un film de Salim Shaheen ! Mais on peut tout à fait s'intéresser à celui que lui consacre la réalisatrice, d'autant qu'elle ne se contente pas de dialoguer avec lui et de nous le montrer à l'œuvre. A travers cet homme qui tourne en dépit de la guerre, des menaces et des dangers, elle saisit l'occasion de nous faire découvrir pas mal de choses sur l'Afghanistan comme, par exemple, les rapports que certains talibans entretiennent avec le cinéma....

Présenté à la Quinzaine des Réalisateurs lors du dernier Festival de Cannes, le film y a reçu un accueil des plus chaleureux.

[Critique complète ICI](#)

J'ai bien aimé

RARA

De Pepa San Martin.

Avec Mariana Loyola, Agustina Munoz, Julia Lubbert

Chili. 1h28

Grand Prix du jury, Festival de Berlin 2016

Sortie
21/06



Pour la réalisation de *Rara*, son premier long-métrage de fiction, la chilienne Pepa San Martin a choisi d'installer sa caméra au sein d'une famille (re)composée de deux femmes et de deux fillettes de 12 et 9 ans.

Le scénario s'inspire d'une histoire qui s'est déroulée au Chili il y a quelques années : celle d'une femme à qui on a retiré la garde de ses enfants pendant plusieurs années parce qu'après son divorce, elle avait choisi de vivre en couple avec une autre femme.

Plutôt que de nous donner la vision d'un adulte, la réalisatrice a choisi de nous montrer la situation à travers les yeux de Sara, l'ainée des deux filles, âgée de 12 ans. Contrairement à sa sœur, plus jeune, qui ne se rend pas vraiment compte que sa famille ne ressemble pas à celles de ses copines, elle est à même de mesurer ce qui la distingue des autres.

A cet environnement particulier s'ajoute le fait que Sara entre dans l'adolescence, et à ce titre, commence à s'intéresser aux garçons de son âge, à s'interroger sur le regard qu'ils portent sur elle, et sur la sexualité. D'où, vis-à-vis de ses deux mamans et de son père, un comportement dans lequel l'instabilité est reine !

C'est ainsi que, pour organiser sa fête d'anniversaire, Sara ne cesse d'hésiter entre la maison de sa mère, où elle vit quotidiennement, et celle de son père, plus vaste et permettant de montrer à ses amis un environnement familial jugé plus normal.

Ce comportement instable est encore renforcé par le fait que Victor, le père, intrigue pour avoir la garde de ses filles, trouvant dans cet environnement « anomal » les raisons des piteux résultats scolaires de Sara.

Film attachant et très juste, *Rara* concourrait à la Berlinade 2016. Il en est reparti avec le Grand Prix du jury, et de nombreuses autres récompenses dont, en direction du jeune public, le Grand Prix de la Génération Kplus.

[Critique complète ICI](#)

Je n'ai pas aimé

K.O.

De Fabrice Gobert

Avec Laurent Lafitte, Chiara Mastroianni, Pio Marmai

France, 2017. 1h55

Sortie
21/06



En 2010, un nouveau réalisateur français, Fabrice Gobert, était apparu sur les écrans avec un premier long-métrage, *Simon Werner a disparu ...*, qui outre de qualités de mise en scène évidentes, avait le mérite de donner le rôle principal à une débutante qui, depuis, a fait son chemin : Ana Girardot.

Depuis, Fabrice Gobert n'avait plus tourné pour le cinéma mais sa notoriété avait grandi avec la série télévisée *Les Revenants* qu'il a créée, scénarisée et réalisée. Le voici qui revient maintenant au grand écran avec *K.O.*

Est-ce cette parenthèse "série télévisée" qui en est la cause ? Toujours est-il que toutes les qualités qu'on avait décelées dans *Simon Werner a disparu ...* se sont envolées et que, face à *K.O.*, la déception est immense. Il y a d'abord le scénario, particulièrement alambiqué, au point qu'on aurait envie d'écrire "chaos" plutôt que "K.O." ! Bien entendu,

certains vont affirmer que c'est très fort et très courageux de s'attaquer à un thriller psychologique flirtant avec le fantastique. Et s'il s'agissait plutôt d'une solution de facilité ? A partir du moment où on se targue de raconter une histoire totalement incompréhensible pour le commun des mortels, il est presque impossible d'être pris en défaut sur des détails de scénario !

Mais, après tout, de telles histoires donnent parfois de très grands films. Encore faut-il qu'on sente une véritable implication de la part des comédiens, qu'on ait l'impression que ceux-ci croient vraiment aux rôles qu'ils interprètent. Or, dans *K.O.*, il se passe un truc bizarre : seules les comédiennes paraissent vraiment impliquées. Chiara Mastroianni et Clotilde

Hesme savent apporter les nuances nécessaires aux différentes facettes imposées par leurs rôles. Quant à Zita Hanrot, César du meilleur espoir féminin pour son interprétation de Nesrine dans *Fatima* de Philippe Faucon, elle n'a qu'un rôle modeste, mais elle marque les esprits en arrivant à se métamorphoser totalement d'une partie du film à une autre, avec un jeu qui, toujours, respire le plus profond engagement.

En revanche, au niveau des interprètes masculins, c'est la catastrophe ! Et malheureusement, ce sont eux qui tiennent les rôles majeurs du film. Leur jeu sonne tellement faux, ils donnent tellement l'impression de ne pas y croire qu'on en arrive à se demander si ce n'est pas une volonté du réalisateur. (Dans le but d'ajouter une part de malaise supplémentaire à son histoire ?) En tout cas, le sommet de cette absence d'implication est atteint par Laurent Lafitte. Presque sans nuance dans des situations qui en exigeraient beaucoup, il semble en permanence se demander ce qu'il est en train de faire. Si le but était de paraître particulièrement mauvais dans ce film, alors là, quel grand acteur !

Pour *Simon Werner a disparu...*, Fabrice Gobert avait réussi un gros coup : convaincre le groupe américain Sonic Youth de signer la bande originale du film. Cette fois, c'est Jean-Benoît Dunckel, la moitié du groupe Air, qui s'y est collé et, là encore, on a nettement l'impression d'une dégringolade. Au point que le meilleur moment musical dure trois secondes et demie, lorsqu'on devine un très court extrait de la chanson *Shiny Happy People* de R.E.M. Finalement, la seule réussite du film réside dans la façon dont sont filmés, surtout la nuit, différents quartiers de Paris.